

La linguistique du roi et du fou du roi

Alexander SCHWARZ
Université de Lausanne

En tant que linguiste de l'allemand avec prédilection pour la linguistique textuelle et la linguistique historique, je me suis mis à la recherche d'un monarque allemand qui aurait publié des propos sur la langue. Je suis tombé sur Frédéric II, *Friedrich der Große*, de 1740 à 1786 Roi de Prusse (incluant le Neuchâtel prussien), qui est l'auteur d'un pamphlet de 1781, intitulé *De la littérature allemande*. Premier constat : ce texte, comme tous les textes du roi, est écrit en français. Il a limité l'usage de l'allemand aux entretiens avec ses chevaux. Avant de nous mettre à la lecture, il faut poser la question de la méthode.

HOW TO DO THINGS WITH KINGS

Le discours sur la langue précède de loin la linguistique institutionnalisée dans les universités à partir du XIX^{ème} siècle. Le méta n'est pas seulement une stratégie langagière acquisitionnelle et conversationnelle, il est un but en soi, qui prévient que l'homme reste assujetti à la langue préexistante à son existence individuelle sans pouvoir la dominer dans un autre sens que de savoir suivre les règles qu'elle impose.

Comment caractériser, comment classifier tout discours sur la langue ? John Austin a proposé de distinguer trois genres, qu'il a baptisés *locutoire*, *illocutoire* et *perlocutoire*. Je peux me référer à un objet linguistique, donc par exemple – et c'est son exemple – à l'énoncé

Tire sur elle!

en formulant de manière locutoire :

Il m'a dit: «Tire sur elle!»

ou de manière illocutoire :

Il me conseilla de tirer sur elle.

ou encore de manière perlocutoire :

*Il me persuada de tirer sur elle.*¹

Austin tire de l'idée que chaque énoncé peut être commenté de trois manières, la conclusion que l'objet du méta, la langue, a en même temps ces trois aspects. Ce qui m'intéresse ici, ce sont plutôt les différences entre les trois types de discours parmi lesquels chaque énonciateur de méta doit faire son choix. Je me base sur deux autres philosophes qui, consciemment l'un, et l'autre à son insu, ont médité sur la classification d'Austin. Le premier, Jürgen Habermas, a fait la distinction entre, d'un côté, une manière de parler qui favorise la communication, le commun entre les locuteurs, manière qu'il appelle *communicative* ou *illocutoire* et, de l'autre côté, une manière de parler qui cherche à s'imposer, à gagner le match de la conversation, manière qu'il appelle *stratégique* ou *perlocutoire*.² Peter Sloterdijk, quant à lui, oppose *cynisme* et *kynisme* de telle manière que le cynisme correspond parfaitement au perlocutoire chez Habermas tandis que le kynisme correspondrait à une manière d'y répondre qui n'est ni le perlocutoire de Habermas parce qu'elle sabote le perlocutoire du cynique sans chercher à s'imposer ou à le remplacer, ni l'illocutoire parce qu'elle fait éclater le dialogue au lieu de vouloir convaincre le cynique qu'il devrait abandonner son attitude perlocutoire et donc immorale.³ Cette troisième voie ne peut être que le locutoire, la langue *locca*, folle, la langue des fous. Cette interprétation est confirmée par les exemples que donne Sloterdijk, mais aussi par un dialogue très populaire au Moyen-Age qui confronte les propos illocutoires du monarque biblique parfait Salomon aux propos non-pertinents donc rien que locutoires du paysan Marcolphe. Cette opposition s'inscrit parfaitement dans le triangle *héros – scélérat – fou* que Peter Burke a identifié comme base de l'imaginaire collectif européen.⁴

Sloterdijk, dans ses exemples, rattache le cynique, donc le perlocutoire, aux dictateurs et le kynique, donc le locutoire, aux philosophes dans la tradition de Diogène. Habermas n'attribue ni l'illocutoire (d'ailleurs utopique) ni le perlocutoire à des sujets parlants précis. Cela à juste titre, parce que locutoire, illocutoire et perlocutoire caractérisent des types de discours et non pas des types de personnes. Je peux imaginer le désir du souverain d'être vu comme héros et non pas comme scélérat. Le sujet du colloque nous demande de nous concentrer sur le méta des dictateurs, mais en bon structuraliste je ne peux ni m'attendre à un dictateur rien que perlo-

¹ Austin, 1970, p. 114.

² Habermas, 1988, vol. 1, p. 396.

³ Sloterdijk, 1983, vol. 1, p. 38.

⁴ Burke, 1981, p. 162ss.

cutoire ni à un fou rien que locutoire ou à un philosophe sérieux rien qu'il-locutoire, ni définir ou décrire aucun d'entre eux sans les autres.

Mon corpus se prête bien à faire valoir ces cavéats. Le côté dictateur de Frédéric, dont la première action royale fut l'invasion de la Silésie, est indéniable. Pour l'impératrice Marie-Thérèse, il représentait l'incarnation du Mal, son dernier biographe Rudolf Augstein, ancien éditeur du *Spiegel*, parle de son «cynisme tout rongeur»⁵, et son biographe français Pierre Gaxotte dit de son *Antimachiavel*, deuxième œuvre frédéricienne que nous allons discuter, que «Sous les déclamations de l'*Antimachiavel* court [...] en sourdine une autre théorie qui est, elle, du machiavélisme véritable».⁶

En même temps, Frédéric aimait être appelé *le philosophe sur le trône* ou *le philosophe de Sans-Souci*. Le philosophe ne fait pas seulement partie de notre dictateur, il y avait en plus de vrais philosophes dans son entourage, dont Voltaire, éditeur et probablement co-auteur de l'*Antimachiavel*. Frédéric était en même temps le dernier monarque à tenir des bouffons ou fous du roi autour de lui, tout en se réservant le droit de déclarer tels tous ceux qu'il lui plaisait de nommer ainsi. Parmi eux, on trouve des professeurs comme Gundling ou Fassmann, et des savants comme le Marquis d'Argens ou comme Rousseau. Même à propos de Voltaire, Frédéric s'est permis des remarques du genre : «il est plaisant comme un arlequin»⁷ ou «jamais un bouffon de grand seigneur n'eut de pareils gages». ⁸ Gaxotte raconte que Frédéric a joué le même tour et à Voltaire et à d'Argens quand ils avaient, l'un et l'autre, quitté Potsdam pour la France. Avec des indiscretions ou même des mensonges il chercha, comme il avoua lui-même dans le cas de Voltaire, à «brouiller si bien Voltaire en France qu'il ne lui reste de parti à prendre que celui de venir chez moi». ⁹

DE LA LITTÉRATURE ALLEMANDE

Commençons notre lecture austinienne du texte du roi auquel j'ai fait allusion :

De la Littérature allemande ; des défauts qu'on peut lui reprocher ; quelles en sont les causes ; et par quels moyens on peut les corriger. Berlin (G.J. Decker, Imprimeur du Roi) 1780.

⁵ Augstein, 1968, p. 177.

⁶ Gaxotte, 1972, p. 212.

⁷ Gaxotte, 1972, p. 342.

⁸ Gaxotte, 1972, p. 259.

⁹ Gaxotte, 1972, p. 333, pour d'Argens, p. 493.

Tout au début, Frédéric quitte son sujet littéraire pour celui de la langue :

Je suis convaincu qu'un auteur ne sauroit bien écrire, si la langue qu'il parle n'est ni formée, ni polie. (p. 5)

L'exemple type – vous l'auriez deviné – est l'allemand :

Je trouve une langue à demi-barbare, qui se divise en autant de dialectes différents que l'Allemagne contient de Provinces. (...) Il n'existe point encore de recueil muni de la sanction nationale, où l'on trouve un choix de mots & de phrases qui constitue la pureté du Langage. (...) Il est donc physiquement impossible qu'un auteur doué du plus beau génie, puisse supérieurement bien manier cette langue brute. (pp. 6-7)

La conséquence s'impose :

Il faut commencer par perfectionner la Langue : elle a besoin d'être limée et rabotée; elle a besoin d'être maniée par des mains habiles. (p. 18)

Les mains habiles n'appartiennent à personne d'autre qu'aux grands auteurs. Frédéric parle langue pour parler littérature et littérature pour parler langue.

Je fais des recherches pour déterrer nos Homères, nos Virgiles, nos Anacréons, nos Horaces, nos Démosthenes, nos Cicérons, nos Thucydides, nos Tites-Lives; je ne trouve rien, mes peines sont perdues. (p. 9)

D'un côté, Frédéric propose l'imitation des Français :

venons aux Corneilles, aux Racines, aux Despréaux, aux Bossuets, aux Fléchiers, aux Pascals, aux Fénétons, aux Boursaults, aux Vaugelars, les véritables peres de la langue Françoise; ce sont ceux qui ont formé le style, fixé l'usage des mots, rendu les phrases harmonieuses, & qui ont donné de la force & de l'énergie au vieux jargon barbare & discordant de leurs ancêtres. (p. 32)

De l'autre, il faudrait corriger la langue elle-même :

Il sera plus difficile d'adoucir les sons durs dont la plupart des mots de notre langue abondent. Les voyelles plaisent aux oreilles; trop de Consonnes rapprochées les choquent, parce qu'elles coûtent à prononcer, & n'ont rien de sonore: nous avons de plus quantité de verbes auxiliaires & actifs dont les dernières Syllabes sont sourdes & désagréables, comme sagen, geben, nehmen: Mettez un a au bout de ces terminaisons & faites en sagena, gebe-

na, nehmena, & ces sons flatteront l'oreille. Mais je sais aussi, que quand même l'Empereur avec ses huit Electeurs dans une Diette solemnelle de l'Empire, donneroit une loi pour qu'on prononçat ainsi, les Sectateurs zélés du Tudesque se moqueroient d'eux & crierioient partout en beau latin: Caesar non est supra grammaticos, et le Peuple qui décide des Langues en tout pays, continueroit à prononcer sagen & geben comme de coutume. (pp. 37-38)

Frédéric s'avère être quelqu'un qui veut changer ce qui ne lui plaît pas – tout en étant réaliste. J'aimerais parler de perlocutionnaire éclairé.

LES REACTIONS

Parmi ceux qui ont répondu au roi – Erich Kästner, l'auteur allemand célèbre pour ses livres pour enfants en a fait la liste dans sa thèse – il y a ceux qui prennent au sérieux la proposition de voyellisation. Cornelius von Ayrenhoff, dans son *Schreiben an den Herrn Grafen Max von Lamberg*, propose de biffer en même temps les -en des verbes allemands. *Sagen* deviendrait alors *saga* au lieu du *sagena* proposé par Frédéric.¹⁰ Comme nous savons, l'histoire de la langue allemande a suivi son cours prognostiqué par le réalisme de Frédéric.

Goethe, critiqué par Frédéric pour son style sauvage, défend la critique linguistique et littéraire du roi : «il ne me semble pas qu'un roi devrait avoir un goût tolérant, c'est plutôt l'exclusif qui convient aux Grands».¹¹

Lessing, dans ses *Schlussbetrachtungen und Einfälle*, semble suivre Goethe, mais de manière ouvertement ironique, manière qu'il défend en même temps au roi : «Dieu n'a pas d'esprit, et les rois n'en devraient avoir non plus. Car si un roi a de l'esprit, qui nous protège contre ses sentences injustes qui lui permettent de placer un bon mot ?»¹²

En revanche, Johann Michael Afssprung, dans ses *Bemerkungen über die Abhandlung über die deutsche Litteratur, Frankfurt 1781*, est formel qu'un roi n'a pas le droit de se mêler de questions linguistiques :

....même si l'Empereur en personne avec tous ces électeurs ordonnait lors d'un Reichstag solennel d'écrire et de dire *gebena*, l'Empereur et les élec-

¹⁰ Ayrenhoff, 1771, p. 377 ; Kästner, 1972, p. 29.

¹¹ dans une lettre à Voigts, 1781, cité après Kästner, 1972, p. 60 ; traduction A.S.

¹² *Gotthold Ephraim Lessings sämtliche Schriften*, hg. Karl Lachmann, (3) bes. Franz Muncker, Bd. 16, Leipzig (Göschen) 1902, p. 537.

teurs n'ont pas le droit de décider sur la langue parce qu'ils n'ont en revanche aucune obligation de faire des études linguistiques. ¹³

Johann Friedrich Wilhelm Jerusalem, à peine plus connu que von Ayrenhoff – si ce n'est pour le triste fait qu'il s'agit du père du jeune homme dont Goethe raconte l'histoire dans son *Werther* –, répond dans sa *Lettre sur la littérature allemande*. Berlin, Decker (Imprimeur du Roi) 1781, à Frédéric en toute sérénité illocutoire :

Je ne suis pas en état de juger de l'harmonie musicale qui distingue une langue d'une autre. Comme la musique est pour moi plutôt un objet de sentiment, que d'analyse, j'ai toujours attribué ce qu'elle me faisoit éprouver moins aux sons de la langue, qu'à l'expression énergique du poète & du compositeur. Il est vrai qu'on préférera toujours pour le chant la langue qui a le plus de voyelles, parce que le musicien pourra le mieux y développer la molle flexibilité & la force des ses organes. Mais aussi dans une langue trop molle la Musique doit perdre beaucoup, ne pouvant exprimer avec assez de succès un grand nombre de sentiments tendres ou forts que notre langue paroît savoir rendre très bien, pourvu que le poète la possède suffisamment & ait l'oreille assez délicate, & qu'aussi le compositeur saisisse bien le sens des expressions du poète. ¹⁴

Il parvient à combiner son rejet des propos du roi sur la langue et la littérature allemandes avec des flatteries byzantines :

Mais c'est à l'époque à jamais mémorable dans les annales de l'Allemagne pour la gloire & la liberté de notre patrie, où Sa Majesté monta sur le throne que commence aussi l'époque heureuse de la Littérature allemande. La protection & les faveurs extraordinaires dont ce grand Prince avoit déjà honoré les sciences, encouragea le génie de notre nation à redoubler d'efforts pour les mériter, & depuis ce temps il a fait malgré les difficultés que son développement rencontroit encore, par la seule vigueur & la constance qui lui sont propres & au moyen d'une application infatigable, des progrès si rapides, que peut-être aucune autre nation avec toutes ses prérogatives n'en a fait de semblables en un pareil espace de temps; en sorte que notre langue n'est plus ce qu'elle étoit autrefois, une langue pauvre, rude & peu formée; mais peut être comparée à toutes les autres pour sa richesse & le leur disputer peut-être pour la force. ¹⁵

¹³ Afsprung, 1781, p. 7 cité après Kästner, 1972, p. 68.

¹⁴ Jerusalem, 1781, pp. 27-28.

¹⁵ Jerusalem, 1781, pp. 11-12.

Le père Jerusalem renonce à l'attitude perlocutoire du roi pour une illocutivité presque austinienne de différencier les fonctions de langue et parvient à réserver à l'allemand une place assez flatteuse et inattendue :

Suivant l'esprit de l'église protestante les chaires ne sont pas [...] le véritable lieu de l'éloquence véhémement & fleurie. [...] la simplicité, la clarté, une douce chaleur nous conduisent plus sûrement à (un véritable amour de Dieu) & touchent le cœur davantage que cette éloquence véhémement & fleurie qui échauffe l'imagination, mais dont les effets disparaissent aussi plus vite que les impressions que le cœur a reçues.¹⁶

MACHIAVEL OU ANTI-MACHIAVEL ?

Le deuxième texte de Frédéric qui nous intéresse ici est son pamphlet déjà mentionné contre le texte perlocutoire type, son *Anti-Machiavel ou Essai de critique sur le Prince de Machiavel, publié par Voltaire. La Haye 1740*, donc datant d'une époque où il était dauphin et avait 28 ans. Ce livre met en parallèle son texte (pages paires) et celui de Machiavel (pages impaires).

Du point de vue linguistique, la question posée par Machiavel au ch. 17 est la plus intéressante,

de savoir, lequel vaut mieux d'être aimé, ou d'être craint. Je répons, qu'il faudroit être l'un & l'autre, mais d'autant que cela est difficile, & que par conséquent il faut choisir, il est plus sûr d'être craint. Car il est vrai de dire, que tous les hommes sont ingrats, inconstans, dissimulés, timides, intéressés. (...) Et tu périras pour avoir fait fond sur leurs paroles, & n'avoir pas pris de meilleures assurances. (...) D'où je conclus, que les hommes aimant à leur fantaisie, & craignant selon que le Prince veut-être craint, un Prince sage doit compter sur ce qui dépend absolument de lui.¹⁷

Frédéric y répond :

Je ne nie point qu'il y ait des ingrats, je ne nie point que la crainte ne soit dans quelques momens très puissante: mais j'avance que tout Roi, dont la politique n'aura pour but que de se faire craindre, regagnera sur de vils Esclaves; qu'il ne pourra point s'attendre à de grandes actions de ses Sujets; [...] qu'un Prince qui aura le don de se faire aimer, regnera sur les cœurs, puisque les Sujets trouvent leur propre intérêt à l'avoir pour Maître.¹⁸

¹⁶ Jerusalem, 1781, pp. 16-17.

¹⁷ Frédéric, 1740, pp. 109-113.

¹⁸ Frédéric, 1740, p. 110.

Notre constat du perlocutionisme éclairé se confirme. Comme le dit Machiavel, la différence entre se faire craindre et se faire aimer est une différence de degré de difficulté : se faire craindre est du perlocutoire simple pour un monarque, se faire aimer et convaincre les sujets que leur statut est dans leur propre intérêt est du perlocutoire beaucoup plus délicat et raffiné – mais du perlocutoire néanmoins.

DES FOUS ET DES SUISES

Tournons-nous, pour mieux comprendre la langue et la linguistique du roi, maintenant vers l'entourage philosophico-fou du roi et vers leurs textes.

Commençons avec Voltaire. Dans ses *Mensonges imprimés*¹⁹, il écrit :

Il y a un homme dans l'Europe qui se leve à cinq heures du matin pour travailler à répandre la félicité sur quatre cens lieues de terrain : il est roi, législateur, ministre et général : il a gagné cinq batailles, et dans le sein de la victoire, il a donné la paix. Son pays a été enrichi, policé et éclairé par lui : il a fait ce qu'à peine d'autres princes ont tenté : il a terminé dans ses états l'art d'éterniser les procès, et a forcé la justice a être juste : il donne au moindre de ses sujets la permission de lui écrire, et si la lettre est digne d'une réponse, il daigne la faire (illo!). Ses délassements sont les occupations d'un homme de génie : je ne crois pas qu'il y ait en Europe un meilleur métaphysicien ; et s'il étoit né le contemporain et le compatriote des Chapelle, des Bachaumont, des Chaulieu, ces messieurs n'auroient pas eû la vogue. Philosophe et monarque, il connaît l'amitié ; enfin s'il persiste, il fera voir qu'il est possible que l'univers ait eu un Marc-Aurèle : ce que je dis-là n'est pas un mensonge imprimé.

Voltaire se montre beaucoup trop virtuose dans le jeu avec les illocutions pour être soupçonné de folie dans le sens d'impuissance illocutoire. Le troisième candidat après Voltaire et d'Argens est Poellnitz, le (seul) fou officiel du roi.

Gaxotte, le biographe français de Frédéric, imite le roi en faisant de Poellnitz un fou, un fou naturel qui ne le jouait pas mais l'était :

Si d'Argens aimait le repos, le vieux Poellnitz s'agitait pour dix. Né riche, il avait été page et gentilhomme de la chambre sous Frédéric Ier, puis il avait quitté la Prusse pour courir le monde, magnifique, besogneux, trépi-

¹⁹ Voltaire, 1892, pp. 266-267.

dant, chéri des dames. Voltigeant de capitale en capitale, il laissa dans les tripots d'Amsterdam, de Londres et de Vienne la fortune de ses pères et l'argent qu'il gagna en écrivant des histoires secrètes. On le vit à Paris au temps du système, converti au catholicisme et conspirant avec Cellamare. Ensuite, il devint colonel en Espagne et se fit tonsurer en Italie pour obtenir un canonicat. Il reparut à Berlin luthérien et entrepreneur de fiacres. Il savait conter, amusait le roi par ses histoires et finissait toujours par tirer de lui l'argent nécessaire au paiement de ses dettes. En 1744, comme la somme était grosse, il se fit catholique et parla d'entrer au couvent. Frédéric, pour ne pas le perdre, apaisa les créanciers, mais en imposant au baron une capitulation en règle: 'Toutes les fois que vous serez à ma table, trouvant les convives de très bonne humeur, vous éviterez avec soin de prendre mal à propos le visage d'un cocu et vous chercherez plutôt [...] à soutenir et à augmenter leur joie.' Poellnitz avait inventé une omelette; il portait le titre de premier chambellan et il était membre de l'Académie.²⁰ A soixante-cinq ans, il brodait des bourses de satin et les envoyait aux dames dans l'espoir qu'elles les lui retourneraient remplies d'écus. Mais, sur ses vieux jours, il était moins recherché, parce qu'il s'oubliait parfois dans sa culotte.²¹

La Préface au volume II des *Mémoires de Charles-Louis Baron de Pöllnitz*, 3 Bde. Lüttich: Demen (1734) montre clairement qu'il avait des problèmes avec les actes illocutoires demandés par ce type de texte :

On m'assure qu'une Préface est destinée à rendre compte au Public, des raisons qui ont engagé l'Auteur à composer son ouvrage. Qu'ensuite il doit avertir ce même Public, que c'est par complaisance pour ses Amis, & parce qu'il court des Copies très diffformes de son Manuscrit, qu'il s'est résout de le mettre sous la presse. Et qu'enfin il doit conclure par un Placet, dans lequel il demande grace pour ses productions. Voilà ce qu'on m'a assuré être le plan d'une Préface : voyons maintenant si je pourrai le remplir.

Frédéric et son père Frédéric Guillaume I adoraient les fous savants. L'un d'entre eux, Salomon Jacob Morgenstern (†1785), rapporte le bon mot de Frédéric Guillaume : «Si l'on cherche un bouffon, on le trouve à l'université». ²²

A l'entourage de son père, le dauphin Frédéric a pu rencontrer deux de ces bouffons universitaires en même temps. L'un était Jacob Paul Freiherr von Gundling (1668-1731 ; frère du prof. Nicolaus Hieronymus Gundling à Halle), professeur d'histoire à l'Académie des chevaliers et liseur du

²⁰ Le premier était le titre officiel du fou et le deuxième n'y contredisait pas.

²¹ Gaxotte, 1972, pp. 329-330

²² Nick, 1861, p. 248.

roi, qui se faisait le plaisir de le mettre en concurrence et en querelle permanente avec David Fassmann (1683-1744 ; ancien secrétaire du célèbre Prof. Franke à Halle).²³ C'est à Fassmann que le roi commanda un livre satirique *Le fou savant*²⁴, livre pour lequel Fassmann se servit ouvertement de Gundling comme modèle.

Dans ce livre, il fournit une liste de caractéristiques du fou savant, dont plusieurs soulignent son penchant locutionnaire : «il aime citer, il adore les titres, il favorise la tradition écrite au détriment de l'expérience personnelle, il aime disputer sur des matières sans existence physique et il préfère le possible au réel (pp. E3v-E4r). Il n'a toute la vie jamais une opinion sur quelque chose car il ne s'occupe que des mots» (p. 26).

Gundling était, en somme, un lettreux comme nous, probablement plus érudit que spirituel – quoi qu'il me semble falloir de l'esprit pour savoir étudier ce qui échappe à l'empirie –, mais bon, cela nous arrive aussi, sans que cela soit considéré comme péché mortel dans nos académies.

Fassmann, quant à lui, était célèbre pour avoir transplanté en Allemagne le genre *Entretiens au Royaume des morts* auquel il a consacré une vingtaine de volumes épais.

Dans une série parallèle, les *Neu=entdeckten Elisäischen Felder*, il n'hésite pas à faire parler feu Gundling de lui-même et de ses malchances avec Fassmann. Il faut s'imaginer la chose : un fou du roi fait dire dans ses livres à son concurrent comment il faut voir l'un et l'autre. Peu surprenant, ce Gundling Fassmannien fait de l'autocritique et appelle l'auteur «l'homme que j'ai toujours considéré comme mon ennemi juré, avec quoi je lui ai fait tort». ²⁵

Aucun des professeurs faits bouffons par les rois de Prusse ne mérite ce traitement vu sa compétence illocutoire. Frédéric s'est donc attribué le titre de philosophe de Sans-soucis en disqualifiant ses concurrents. – Laissons le dernier mot au Professeur Fassmann, tout en revenant au sujet du début de ma petite contribution, la Suisse. Une Suisse longtemps avant Blocher, sans ambition ni de dictature ni de perlocutoire.

²³ cf. Karl Friedrich Flögel : *Geschichte der Hofnarren*, Liegnitz und Leipzig (Siegert) 1789.

²⁴ Der gelehrte Narr, Oder Gantz natürliche Abbildung Solcher Gelehrten, Die da vermeynen alle Gelehrsamkeit und Wissenschaften verschlucket zu haben, auch in dem Wahn stehen, dass ihres gleichen nicht auf Erden zu finden, wannenhero sie alle andere Menschen gegen sich verachten, einen unerträglichen Stoltz und Hochmuth von sich spüren lassen; in der That aber doch selber so, wie sie in ihrer Haut stecken, Ignoranten, Pedanten, ja Ertz=Fantasten und tumme Gumpel sind, die von der wahren Gelehrsamkeit, womit die Weisheit verknüpffet seyn muss, weit entfernt. Freyburg 1729.

²⁵ Fassmann, 1735, p. 275.

Dans les *Gespräche zu dem Reiche derer Todten*, Fassmann fait le roi de France Louis XI se fâcher qu'on exige des princes de devenir esclaves de leurs mots. Selon lui, un souverain qui n'a à craindre personne ni à rendre compte à personne, n'a pas d'autre profit de n'avoir qu'une parole que le fait qu'on dira de lui qu'il tient ses promesses.

Son interlocuteur, le sultan Zizim, fait justement l'éloge de cette éloge – qu'il réserve aux Suisses. Louis n'est pas (con)vaincu :

Les Suisses en parlent à leur aise, ils ont l'habitude de tirer profit de leurs alliances, donc cela leur est facile de les tenir. Cependant, on pourrait se demander si c'est juste qu'une nation reformée cède à une puissance de religion contraire des soldats pour argent pour faire la guerre à une autre nation reformée.

Zizim:

Ce n'est pas cela notre sujet, mais seulement la question s'il faut tenir la parole, attitude à laquelle les Suisses doivent leur gloire.

Louis:

Soit! Qu'ils gardent cette gloire, et moi pour ma part consens que dorénavant chacun qui tient sa parole porte le nom de Suisse.²⁶

© Alexander Schwarz

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AFSPRUNG, Johann Michael, 1781 : *Bemerkungen über die Abhandlung über die deutsche Litteratur*, Frankfurt.
- AUGSTEIN, Rudolf, 1968 : *Preussens Friedrich und die Deutschen*, Frankfurt : Fischer.
- AUSTIN, John L., 1970 : *Quand dire, c'est faire*, Paris : Seuil.
- AYRENOFF, Cornelius von, 1789 : *Schreiben an den Herrn Grafen Max von Lamberg*, in : *Sämmtliche Werke* 3, Wien/Leipzig, pp. 367-392.

²⁶ Fassmann, 1718-1740, vol. 6, pp. 697-699. Traduction A.S.

- BURKE, Peter, 1981 : *Helden, Schurken und Narren*, Stuttgart : Klett-Cotta.
- FASSMANN, David, 1729 : *Der gelehrte Narr*, Freyburg.
- FASSMANN, David, 1718-1740 : *Gespräche zu dem Reiche derer Todten*, Leipzig : Cörus.
- FASSMANN, David, 1735 : *Neu=entdeckte Elisäischen Felder*, Frankfurt et Berlin : s.n..
- FLÖGEL, Karl Friedrich, 1789 : *Geschichte der Hofnarren*, Liegnitz et Leipzig : Siegert.
- (FREDERIC, Dauphin de Prusse,) 1740 : *Anti-Machiavel ou Essai de critique sur le Prince de Machiavel*, publié par Voltaire, La Haye : van Duren.
- FREDERIC II, Roi de Prusse, 1780 : *De la Littérature allemande ; des défauts qu'on peut lui reprocher ; quelles en sont les causes ; et par quels moyens on peut les corriger*, Berlin : G.J. Decker, Imprimeur du Roi.
- GAXOTTE, Pierre, 1972 : *Frédéric II*, Paris : Fayard.
- HABERMAS, Jürgen, 1988 : *Theorie des kommunikativen Handelns*, 2 vols., Frankfurt : Suhrkamp.
- JERUSALEM, Johann Friedrich Wilhelm, 1781 : *Lettre sur la littérature allemande*, Berlin : Decker, Imprimeur du Roi.
- KÄSTNER, Erich 1972 (= thèse Leipzig 1925) : *Friedrich der Große und die deutsche Literatur*, Stuttgart : Kohlhammer.
- NICK, Friedrich, 1861 : *Die Hofnarren, Lustigmacher, Possenreisser und Volsknarren*, Stuttgart : Scheible.
- SLOTERDIJK, Peter, 1983 : *Kritik der zynischen Vernunft*, 2 vols., Frankfurt : Suhrkamp.
- VOLTAIRE, François Marie Arouet de, 1892 : «Mensonges imprimés», in: Erich Schmidt (éd.) : *G.E. Lessings Übersetzungen aus dem Französischen Friedrichs des Großen und Voltaires*, Berlin : Erich Schmidt.